
Entretien avec Roger Santune¹

Lors de l'invasion, j'étais à l'École Normale. Le 1^{er} octobre 1942, j'ai commencé à enseigner à Crépy. Je revenais à vélo à Renty chez mes parents et c'est lors de ces visites que je rencontrais souvent un ami de la famille : Norbert Fillerin. Il nous demandait de parler avec l'occupant, d'obtenir des renseignements, de le démoraliser parfois en lui décrivant les forces de l'Angleterre. Avec certains Allemands c'était plus facile de communiquer car ils parlaient très bien notre langue. Nous savions également que la famille Ansel hébergeait des aviateurs Britanniques. Il nous est même arrivé de nager avec eux à la rivière. Un jour Fillerin nous prit en photo. Deux d'entre nous tenaient une gaule à la main. Fillerin appela la photo le clan des "De Gaulle" !

En 1942, Fillerin me donna une lettre pour le patron du café où je logeais à Arras. C'était un café près de la cathédrale. J'avertis le patron, un portugais, que quelqu'un devait venir chercher la missive. Plus tard, j'appris que j'avais transporté un pli pour la Résistance. Notre rôle ne consistait donc qu'à trouver des renseignements sur l'ennemi. Fillerin nous déconseillait vivement les sabotages inutiles. Parmi ceux qui avaient des activités en liaison avec la résistance locale, je me souviens de la famille Ansel, de la famille Dufay, de Roger Specque, d'André Brebion, de Pain qui nous a remis les brassards FFI au moment de la Libération. A ces trois hommes de Campagne, il faut ajouter Raoul Ducrocq tué le 3 septembre 1944 au bois de Thiembronne.

C'est le football qui nous avait mis en relation. Il en était de même avec ceux de Verchocq comme Louis Coulombel, Lafond un réfugié qui s'occupait de l'équipe de Verchocq, ou encore Robert Briche.

En septembre 1944, à Renty, au cours d'une opération de "nettoyage" qui nous avait été commandée, je perdis mon ami Jules Lecomte. Les troupes alliées avaient défilé à Fauquembergues le mardi 5 septembre. Elles avaient laissé aux F.F.I. la charge de faire prisonniers les soldats allemands qui restaient dans les villages de la région. Tout se passa bien le jour même. Le lendemain tout semblait tranquille. Les fêtes et réjouissances de la libération se déroulaient dans une ambiance de liesse collective. Le jeudi nous décidâmes d'assister aux obsèques de Raoul Ducrocq à Campagne les Boulonnais. Le temps était pluvieux. A notre retour à Renty nous avons constaté que des troupes alliées étaient stationnées dans le village. L'après-midi alors que nous faisons connaissance avec ces militaires polonais, un bûcheron vint me trouver et me signala qu'en travaillant dans le bois du Chêneau, il avait aperçu des Allemands. Après lui avoir demandé quelques précisions afin de mieux les localiser, j'avisai mes camarades et un officier polonais qui parlait le français. Il décida de venir avec nous. Il désigna une dizaine d'hommes qui nous embarquèrent sur trois ou quatre véhicules. Arrivés au bois, l'officier polonais nous donna l'ordre de l'encercler. Il me désigna pour suivre son mitrailleur et porter les balles. Nous partîmes le long de la lisière et je constatai que Jules Lecomte était déjà entré dans le bois. Je demandai au soldat polonais de faire de même car j'étais persuadé que les Allemands avaient entendu les engins et étaient certainement en éveil. Allaient-ils se rendre sans résistance comme d'autres l'avaient fait les jours précédents ? Nous avançons entre les arbres et c'est alors que la fusillade éclata. J'entendis Jules crier "Non, non" au moment où nous nous mettions à plat ventre. Les balles sifflèrent au dessus de nos têtes puis le calme revint. L'officier avait un porte-voix et nous ordonna de nous replier mais les Allemands ne se rendirent pas. L'officier polonais parlait l'Allemand et commença à parlementer avec nos ennemis. Au bout d'une dizaine de minutes, nous vîmes les Allemands vêtus de leur uniforme noir avancer vers nous, les bras en l'air. Ils furent emmenés

¹. Entretien avec Roger SANTUNE - 20 février 1999.

immédiatement. Jules était absent. Je crus qu'il allait nous rejoindre mais, ne le voyant ni revenir, ni répondre à nos appels nous partîmes à sa recherche. Il gisait près de l'endroit où avaient campé les Allemands. La salve l'avait atteint dans le bas ventre et à la poitrine. Il était mort. Ses deux frères Ulysse et Marcel étaient là avec nous. La scène fut atroce. Un militaire polonais était également blessé à la poitrine. Le groupe de la Résistance de Renty comptait un mort et deux déportés : Norbert Fillerin et son épouse dont nous étions toujours sans nouvelles. Les trois enfants et la grand-mère avaient continué d'héberger les aviateurs alliés malgré tous les dangers et d'ailleurs le fils âgé de 16 ans était avec nous au bois. La mort de Jules Lecomte fut durement ressentie dans le groupe et montra que les Allemands étaient encore prêts à se défendre. D'ailleurs la guerre n'allait pas finir aussi rapidement que tout le monde l'espérait.

A propos de Jules Lecomte, je dois dire que le dimanche 3 septembre après midi, alors que nous revenions de Fauquembergues recevoir les instructions du responsable O.C.M, nous fûmes interpellés par Monsieur Tanfin, un fermier de Renty. Un soldat allemand attendait deux autres qui allaient s'emparer des trois chevaux restés à l'écurie. Jules n'hésita pas. Il entra dans l'écurie et sortit les chevaux. L'Allemand, un S.S. arriva. Qu'allait-il faire ? Sans doute impressionné, se sentant seul, il nous laissa partir avec les chevaux qui furent cachés. Nous fûmes rapidement de retour car l'Allemand était seul avec la fermière. Nous regardions à travers la haie et nous le vîmes à la barrière. Ses deux camarades arrivaient en voiture hippomobile. Après quelques cris, ils s'éloignèrent. Nous étions soulagés !